

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/3 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.3.47789

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

von Schwerindustrie, Finanzwelt und Diplomatie (ohne einlinigen Thesen zum Verhältnis von Kapital und Politik zu folgen) sowie den nationalen und internationalen Verzahnungen des Finanzkapitals. In der Tat waren es in erster Linie finanzimperialistische Aktionen, die neben dem formellen Imperialismus in Indochina Frankreichs Anteil am »Wettlauf nach China« bestimmten. Dies gilt bereits für das Malaya-Kanal-Projekt, das allerdings gleichzeitig ein englisches Imperium von Burma bis Singapur verhindern sollte. Brötels Primärinteresse gilt der Geschichte der mit dem Projekt befaßten Privatbank »Kohn-Reinach et Cie« sowie deren Konnexionen zum »parti colonial« bzw. »parti gambettiste«. Hinsichtlich des Protektorates Laos betont der Autor, neben der politischen Absicht der Austarierung des wachsenden englischen Einflusses in Burma und Siam, die Sogwirkung der von vietnamesischem, kambodschanischem und siamesischem Imperialismus destabilisierten laotischen Fürstentümer auf die »men on the spot« und deren »Sicherheitsbedürfnis« im Hinblick auf das indochinesische Imperium.

Demgegenüber bedingte in China das allgemeine europäisch-amerikanisch-japanische Interesse eine »open door«-Politik, die allenfalls zu einigen Amputationen des »Reiches der Mitte« führte. Brötel verweist in dem zentralen Kapitel seiner Studie auf die anfangs sekundäre Rolle Frankreichs im China-Engagement, ja auf gravierende Rückschläge bei den Versuchen seit den 1880er Jahren, die namentlich englische Präponderanz im Handels- und Finanzbereich zu konterkarieren. Erst nach dem chinesisch-japanischen Krieg (1895) und vor dem Hintergrund der chinesischen »Selbststärkungsbewegung« sollte es Frankreich, nach einer vorübergehenden, letztlich aber ebenfalls gescheiterten Kooperation mit Rußland, gelingen, am China-Markt stärker zu partizipieren. Zentrale Projekte, die ausführlich vorgestellt werden, betrafen den Eisenbahnbau (Yunnan-Bahn, Peking-Hankou, usw.), Bergbaukonzessionen, Rüstungsprodukte, Beteiligungen an Schifffahrtslinien, der Wiederaufbau des Arsenal Fu-chou und die Reorganisation der chinesischen Marine mit Hilfe französischer Berater und Ingenieure, usw. Erstmals werden in dieser Genauigkeit Volumen und Herkunft ausländischer Investitionen, die französisch-russischen und später französisch-belgischen Kapitalverflechtungen, die Rolle des Pariser Kapitalmarktes, die Ausdehnung der »Banque de l'Indochine« nach China, die regionale Plazierung französischen Kapitals und Handels sowie überhaupt die internationale Verflechtung des Finanzkapitals in China durchleuchtet. Auf diese Weise vermag die fundierte Studie nicht nur das Übergewicht finanzpolitischer Operationen vor industriewirtschaftlichen Unternehmungen einschließlich der enttäuschten Erwartungen im letztgenannten Sektor für den französischen Imperialismus in China zu dokumentieren, sie vermittelt auch aufschlußreiche Daten und Erkenntnisse zum gesamten europäisch-westlichen Imperialismus im China vor der Revolution von 1911.

Horst GRÜNDER, Münster

Olaf BLASCHKE, Katholizismus und Antisemitismus im Deutschen Kaiserreich, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1997, 443 p. (Kritische Studien zur Geisteswissenschaft, 122).

B. soutient la thèse qu'un antisémitisme catholique moderne s'est développé au XIX^e siècle et qu'il fait partie, comme l'antisémitisme protestant, de la préhistoire d'Auschwitz. Cet antisémitisme est étroitement lié à la formation, à partir des années 1850, d'un »milieu« et d'une mentalité catholiques autour de l'idéologie ultramontaine qui, par son rejet de la modernité, isole le catholicisme dans un véritable ghetto. L'antisémitisme offre une explication simple et synthétique d'une modernisation interprétée comme une »déca-tholisation« et une »judaisation«. L'imprégnation antisémite et la mentalité défensive de ghetto expliquent que les catholiques acceptent sans difficulté certains thèmes et stéréotypes antijuifs et que, uniquement préoccupés par les menaces pesant sur l'Église, ils se

désintéressent du sort des juifs après 1933. Pour B., le »milieu« catholique est frappé d'une forme d'autisme, associé à la perception d'un monde extérieur menaçant.

Selon B., un discours catholique homogène se constitue entre le début du XIX^e siècle et les années 1870 en réaction à la sécularisation et à la modernisation. Le discours ultramontain exclut tout élément libéral, prétend à l'universalité et interprète le monde en termes manichéens de »croyants-incroyants«. Il intègre, en le modernisant, l'antisémitisme religieux traditionnel. L'étape décisive de fusion entre ultramontanisme et antisémitisme se situe en 1858, avec la crise provoquée par l'affaire Mortara. Avec le *Kulturkampf*, point culminant de la lutte entre État et Église, libéralisme et ultramontanisme, catholicisme et protestantisme, la fusion est totale. La crise de modernisation est interprétée comme le fruit de la »dé-catholisation«, identifiée à l'expansion de l'influence juive dans le monde. L'ultramontanisme offre, dès lors, un discours simple d'explication des menaces de la modernité. B. souligne que l'antisémitisme catholique se démarque très nettement de l'antisémitisme raciste idéologique qui fait de la race un absolu. Mais il estime que les catholiques ne rejettent pas le racisme en soi, mais sa prétention à la primauté sur le religieux, et à s'affirmer comme une religion de substitution. Le racisme est bienvenu, lorsqu'il peut être instrumentalisé au profit de la religion. L'antisémitisme catholique est un instrument de lutte contre la modernité qui assure la cohésion interne du milieu catholique et offre une explication simple du monde extérieur et de ses menaces.

B. teste sa thèse en comparant les régions allemandes, et estime que l'antisémitisme catholique est plus fort dans les régions à majorité catholique. Il souligne que, contrairement aux catholiques, l'attitude des protestants face à l'antisémitisme n'est pas monolithique, et qu'elle va du rejet total de l'antisémitisme à l'antisémitisme raciste. B. précise aussi les phases d'intensité de l'antisémitisme catholique en s'appuyant sur les publications antisémites et sur les journaux et revues catholiques. Les principaux auteurs sont d'abord les clercs, progressivement supplantés ensuite par les laïcs. Dans sa conclusion, il donne quelques éléments sur l'évolution de l'antisémitisme catholique après 1918, soulignant que la mentalité de ghetto – qui subsiste malgré l'effritement très progressif du »milieu« catholique – rend les catholiques aveugles aux dangers de l'antisémitisme et explique qu'ils soient uniquement préoccupés par les menaces qui pèsent sur l'Église catholique. Il estime que les déclarations des autorités catholiques sur le nazisme témoignent du souci exclusif de la défense de l'Église, et qu'il faut attendre la lettre pastorale sur le décalogue de 1943 pour trouver enfin une condamnation de l'atteinte aux droits de l'homme et de l'assassinat d'innocents. Pour B., l'Église s'est tue sur l'antisémitisme depuis le Kaiserreich, car elle a ignoré les droits de l'homme hors du »milieu« catholique, et parce que l'antisémitisme constitue un élément intégral de l'ultramontanisme. Et il conclut que les catholiques ne sont pas antisémites parce que mauvais catholiques, mais au contraire, parce qu'ils veulent être de bons catholiques.

La thèse soutenue par B. est plausible, mais insuffisamment démontrée, malgré les statistiques et les sondages de presse. Elle demande à être vérifiée par des enquêtes plus approfondies. La méthode qui consiste à rechercher la logique interne du discours catholique, en postulant à l'avance l'unité de ce discours, présente le risque de simplifications excessives. Malgré les nuances apportées par l'auteur, on ne peut qu'être sceptique sur une interprétation de l'ultramontanisme en fonction exclusive de la »question juive«. Pour les ultramontains, les maux du monde moderne sont en dernière analyse le fruit du péché originel et non de l'expansion de l'influence juive. Par ailleurs, le catholicisme allemand – et européen – n'est pas aussi homogène dans ses réactions face à la modernité que ne le prétend l'auteur. Mais l'ouvrage est stimulant, dans la tradition de la collection des *Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft*, et remet en cause bien des idées reçues. Il suscitera sans doute de nouvelles recherches.

Christian BAECHLER, Strasbourg